

LE CHEVALIER DES MIROIRS

À Claude Montgaillard

« Assurément, Seigneur Sansón Carrasco, nous avons ce que nous méritons. C'est avec facilité qu'on imagine et qu'on commence une entreprise, mais la plupart du temps il n'est pas si aisé d'en sortir. »

CERVANTES. *Don Quijote de la Mancha*, 2, XV.

La dispute avec la Negra commença après le dîner dans le Río de la Pila, le quartier des célèbres caves de Santander. Malgré notre soif, nous n'avions pu entrer dans aucune d'elles, car elles étaient bondées et les bars saturés de bruit et de fumée. Finalement, nous découvrîmes un restaurant qui semblait calme, ce qui était relativement vrai si on tenait compte des célébrations du 12 octobre, le « Día de la Raza », la fête nationale d'Espagne. La Negra me dit que jamais elle n'habiterait une ville aussi bruyante et agitée. Ok, d'accord, lui répondis-je, tout en commandant du vin blanc de Cantabrie, une merveilleuse bouteille ruisselante

de fraîcheur comme celles que j'avais vues défiler entre le bar et la salle à manger. Lorsque les apéritifs et le premier plat arrivèrent simultanément (daurade au four avec des sauces cantabriques que la Negra, bien sûr, n'aima pas), nous avions déjà fini le vin et je demandai une deuxième bouteille de ce vin blanc doré qui avait le goût d'un nectar récolté au paradis. Au même moment, apparurent trois belles filles réfléchies sur la surface polie d'un grand miroir rectangulaire, à côté de la porte. Elles me sourirent comme si elles me connaissaient depuis toujours et, pour ne rien arranger, vinrent s'asseoir à la table à côté de la nôtre. J'essayai de paraître sublimement indifférent, mais la Negra, furieuse, commanda le café et paya avec une telle rapidité que je dus abandonner la seconde bouteille à moitié pleine, gaspillage qui m'ennuya beaucoup. Je le lui dis dans la rue, ajoutant que le fait qu'elle ait payé l'addition et m'ait traité d'alcoolique ne me gênait pas plus qu'Hemingway ne s'en était ému lui-même dans des situations identiques, sauf que ses femmes étaient plus riches, moins noires et, surtout, moins jalouses. Ce à quoi elle répondit simplement qu'Hemingway était un grand écrivain. Et aussitôt après, elle disparut au milieu de la foule nocturne, me laissant dans les jardins du Paseo Pereda, près de la jetée.

Depuis les jardins, par-delà l'Avenida Alfonso XIII, on pouvait voir la cathédrale resplendissante de lumière, l'Hôtel Bahía et le Banco Exterior de España, illuminés par quantité de projecteurs. Minuit était passé depuis longtemps et pourtant il y avait encore beaucoup de monde dans les rues, comme si la division naturelle entre la nuit et le jour n'avait aucune importance pour les habitants de Santander. Je m'assis à côté d'un palmier, regardant alternativement l'hôtel et la banque, reconnaissant que la dispute avec la Negra avait été une erreur. En vérité, c'était moi qui avais déclenché les hostilités : la Negrita, fatiguée du long voyage que nous avions fait directement de Paris dans sa formidable GTI (mais, surtout, épuisée par trois jours de travaux forcés avec « Einstein », son ordinateur personnel, pour mettre mes histoires au clair) voulait que nous allions au Gran Hotel Bahía (pourvu de nombreuses étoiles), là-même où j'avais séjourné plus de vingt ans auparavant, lorsque j'avais débarqué pour la première fois en Europe. Mais au lieu de l'emmener à l'hôtel stellaire et avec l'intention d'économiser (bien que ce fût elle qui payait les notes) et d'éviter des souvenirs aussi somptueux que douloureux, je choisis une auberge familiale très modeste (à peine « un sol » selon la classification espagnole) sur la Plaza de la Santa Esperanza.

Le problème n'était pas seulement l'absence d'ascenseur, de salle de bain privée, mais aussi (et c'était finalement le pire) d'un lit double, chose que la Negra trouva inélégant. Elle voulut rebrousser chemin, mais trop tard, puisque j'avais déjà porté toutes les valises jusqu'à la chambre. Pourquoi n'avais-je pas accepté de nous installer au Bahía, ce fabuleux hôtel devant lequel j'étais maintenant assis au milieu de la nuit, sans un sou dans mes poches, comme je venais juste de le constater avec une horreur aussi grande que mon désir d'une coupe de vin blanc bien frais ?

Oui, vingt ans plus tôt, m'étant échappé indemne du Litterary Workshop de l'université d'Iowa, j'avais débarqué au même endroit, mais avec une bonne poignée de dollars, sans engagement d'aucune sorte et une énorme envie d'écrire et de vivre. Bien sûr, ce n'est pas moi qui avais choisi le Bahía, mais le chauffeur de taxi pris au port auquel j'avais demandé naïvement s'il connaissait un hôtel recommandable, croyant qu'il m'emmènerait dans une auberge familiale, comme celle de la place Santa Esperanza. Lorsque je réalisai mon erreur, mes bagages avaient déjà été saisis par deux porteurs en livrée et avaient disparu derrière les portes vitrées de l'hôtel le plus prestigieux de la ville. Je courus après eux jusqu'au hall, où je me retrouvai nez à nez avec

le majordome, vêtu, lui, selon une étiquette rigoureuse et moi, en jeans et chemise à carreaux. J'expliquai, sans qu'on me le demande, que je ne resterais que quelques jours à Santander, pour continuer ensuite vers Madrid et Alicante, dans la région où j'espérais résider, puis je demandai une chambre pour écrivains débutants, pas trop chère. En bref : je me retrouvai à l'intérieur d'une chambre royale dotée d'une terrasse donnant sur le Paseo Pereda, d'un salon de bain et d'un lit gigantesque à colonnades (« Il ne nous reste qu'une chambre, mais ne vous inquiétez pas, Monsieur. Ce sera très confortable, vous verrez », m'avait gentiment rassuré le majordome.)

Plus de vingt ans après, assis devant le même Bahía et en fouillant une fois de plus vainement mes poches à la recherche d'un billet oublié, je commençai à me demander où se trouvait la Negrita car, d'après ma connaissance de l'âme hispanique, la vertu d'une Française seule dans le quartier du port, après minuit, était en grave danger. Malgré tout, j'étais moins inquiet qu'en colère car elle, d'un regard de ses immenses yeux noirs, était capable d'envoyer en enfer le plus amoureux des Santanderinos, tandis que la demi-bouteille de vin blanc que j'avais abandonnée au restaurant ne se montrerait plus devant moi.

Je me lançai à sa recherche sur les quais des ferries mais, à part les bateaux, on ne voyait personne, ou plutôt aucune Française en jeans et talons hauts, ni là ni à Puerto Chico ni sur toute la promenade de l'illustre romancier Pereda. Je me rassis devant le Bahía et, à défaut de cigarettes, je respirai l'air doux d'octobre, considérant une fois de plus que la bagarre avec la Negra avait été une erreur. D'abord, elle n'était pas si noire (juste une Française brune, ressemblant à Jeanne Moreau) et si je l'appelais « Negra », c'était par chilénisme affectueux, puisque la plupart des femmes chiliennes sont des métisses mapuches à la peau foncée. Deuxièmement, elle avait gardé tout l'argent (qui lui appartenait de toute façon) et troisièmement, elle avait également gardé dans son sac à main la clé de la porte de l'auberge, fermée depuis plusieurs heures. Certes, elle avait le défaut d'être follement jalouse, chose insupportable pour tout Sud-Américain, habitué depuis l'enfance à déshabiller toutes les femmes du regard. Cependant, il y avait une erreur beaucoup plus grave, qui venait de beaucoup plus loin. Sinon, comment expliquer que vingt ans auparavant, en pleine et inexpérimentée jeunesse, je me sois retrouvé dans une luxueuse chambre du Bahía contemplant le monument illuminé du Grand Romancier Pereda, dans une situation semblable à

l'actuelle, mais opposée et inversée, comme si le Temps avait servi de miroir ?

Toutefois, je n'étais pas revenu à Santander pour effectuer le règlement de compte avec soi-même et avec le monde recommandé à tout homme mûr. Non. Le motif de ce voyage était beaucoup plus concret et en même temps plus difficile : retrouver, vingt ans après l'avoir vu pour la dernière fois, Pedro Castañera, chauffeur de trolleybus de la ligne 1, Sardinero-Atarazanas, et visiter avec lui un village situé dans les environs de la ville, village d'ailleurs dont je ne me souvenais plus du nom. À vrai dire, je ne me rappelais même pas si le nom de famille de Pedro était Castañera ou Castañeda et, bien sûr, je n'avais pas son adresse. Pire encore, depuis mon arrivée avec la Negra à Santander, j'avais constaté que les trolleybus propres et silencieux qui traversaient sans laisser aucune trace de pollution la capitale de la Cantabrie, n'existaient plus. Mon sentiment d'échec cette nuit-là sur un banc des Jardins de Pereda était total.

En revanche, vingt ans plus tôt, lorsque je me réveillai au Gran Hotel Bahía le lendemain de mon débarquement, ma situation était bien meilleure. Certes, le Bahía n'était pas l'auberge la mieux adaptée aux écrivains pauvres et inexpérimentés, comme je pus m'en

rendre compte lorsque le maître d'hôtel entra dans ma chambre, vêtu d'un strict habit gris, suivi d'une jolie soubrette qui poussait un chariot avec le petit-déjeuner. Me sentant honteusement nu sous les draps, je choisis avec la timidité d'un novice bénédictin un jus d'orange, du café au lait et des œufs au jambon, je remerciai, avec une boule dans la gorge, l'adorable soubrette qui m'avait beurré un toast, avant de se retirer avec le maître d'hôtel et de m'abandonner à mon plaisir argenté. Parce qu'au Bahía tout était en argent : le plateau, la cafetière, le pot à lait, les cuillères, les couteaux et la fourchette avec laquelle je commençai à manger en pensant, justement, à l'argent qu'allait me coûter cette folie.

Le matin-même, après avoir flotté agréablement dans la baignoire de ma suite, je sortis dans le but de visiter la ville et surtout de trouver un logement plus adapté à ma condition d'écrivain débutant. Le destin avait tout préparé et d'une pierre je fis deux coups. Suivant les conseils du portier, qui m'avait recommandé de visiter le quartier résidentiel et les plages de Sardinero, je me rendis à l'arrêt du trolleybus de la ligne 1, à côté de la Poste. Je montai dans le premier trolley qui passa sans savoir que le chauffeur était précisément Pedro Castañera et, encore moins (puisque je ne le découvrirai que vingt ans plus tard) que cet humble mais efficace

serviteur de la communauté de Santander était lié à la famille royale d'Espagne.

Installé sur l'un des sièges avant du véhicule presque vide, j'admirais les promenades et les plages de Santander, l'élégance de ses villas et de ses palais. De temps en temps, je regardais Pedro, qui actionnait solennellement l'énorme volant de sa machine, me rappelant que dans mon enfance ma grand-mère m'emmenait faire des promenades entre le Parque Forestal et le Golf de Santiago dans les premiers trolleybus arrivés au Chili à la fin des années 40, et que ce métier - chauffeur de trolleybus - avait été l'une de mes vocations les plus passionnées. Je m'approchai de Pedro pour lui demander où je devais descendre pour aller aux plages et il me répondit en riant : « Eh bien, maintenant vous n'avez pas d'autre choix que de descendre au terminus. » Et il m'indiqua l'arrêt de la dernière station où nous arrivions.

Pedro comprit que j'étais une sorte de touriste déboussolé et il descendit de son véhicule pour me montrer le chemin à suivre. Du coup, j'eus une intuition et lui demandai s'il connaissait un hôtel à la fois correct et bon marché où je pourrais séjourner avec moins de faste et de dépenses qu'au Bahía. « Pourquoi ne venez-vous

pas à la maison ? me répondit-il immédiatement. Pour 250 pesetas par jour vous aurez une chambre avec salle de bain, tous les repas et du linge propre. Ma femme, Alberta, s'occupera de le laver pour vous. Et, à chaque fois que vous voudrez descendre à la plage, je vous emmènerai gratuitement dans mon trolleybus ». Je quittai donc le Bahía et déménageai dans l'appartement modeste mais très soigné de la famille Castañera.

C'est peut-être pour cela que je n'avais pas voulu emmener la Negrita au Bahía, simplement parce qu'au fond de moi je souhaitais un logement comme celui de Pedro, sans la froideur du luxe, sans cette atmosphère tristement impersonnelle des grands hôtels. Mais, maintenant, je n'étais ni au Bahía ni dans une auberge, j'étais assis sur un banc de pierre et avec les premiers symptômes de fatigue et de somnolence. La soif et le manque de tabac passèrent au second plan, tandis qu'un sentiment de désespoir et d'inquiétude existentielle profonde commençait à m'envahir. Ma vie m'apparaissait comme une nouvelle mal écrite, sans suspense, ennuyeuse et chaotique. Dans ma mémoire s'agitait une myriade de souvenirs autour d'une image fantomatique de moi-même, reflétée et multipliée par une galerie de miroirs immatériels. La réalité de ce moment vécu dans la nuit de Santander menaçait de briser en mille fragments

cette image cultivée depuis ma jeunesse et qui n'avait plus aucun rapport avec mon être. Je me voyais jeune sans être jeune, fort en étant faible, libre en étant prisonnier. Ce narcissisme tumoral se révéla tristement inutile, stérile, paralysant. Comment avais-je pu « vivre », des années et des années, fasciné par cette image artificielle de moi-même ? La littérature n'était-elle pour moi, au fond, qu'une source dont je m'approchais, non pour m'y abreuver, mais pour m'admirer et me complaire dans mon reflet ? Je me levai lentement, traversai lourdement l'avenue Alphonse XIII et marchai sans but. J'arrivai, comme un somnambule, sur la Plaza del Ayuntamiento, devant l'entrée du parking souterrain où la Negra avait garé sa GTI plusieurs heures auparavant. Je m'installai dans le coin le plus proche de l'entrée du parking, supposant que la Negrita passerait ou devrait passer par là, si elle ne dormait pas déjà paisiblement à l'auberge.

La nuit se transformait doucement en jour et pourtant il y avait encore beaucoup de monde dans les rues, ce qui me fit soupçonner que les Santanderinos ne se couchent jamais, sauf pour faire l'amour. Soudain, je vis passer un bus très long et trépidant avec le numéro 1, ligne Sardinero-Atarazanas, annonçant l'approche de l'aube. L'odeur de gazole parvint à mes narines, une

traînée de fumée et un bruit strident de métal m'enveloppèrent. Oui, le progrès avait fait des ravages dans la belle capitale de la Cantabrie, les confortables trolleybus d'antan avaient disparu avec Pedro Castañera, que je prétendais pourtant retrouver le matin même. C'était le motif pour lequel j'étais revenu en Espagne, la raison pour laquelle j'étais là, silencieux et accroupi, les os douloureux, prêt à le traquer, peut-être comme Hemingway lui-même au Kilimandjaro, attendant le moment de chasser sa proie. Seulement, Hemingway était un grand romancier, un grand chasseur, et moi, un idiot confirmé. Je me le dis, désabusé, et je vis que le ciel commençait à s'éclaircir.

La lumière du jour s'installa définitivement et je retournai à l'auberge en supposant que la porte serait ouverte et la Negrita naturellement endormie sur l'un des deux lits de la chambre. Mais si la porte venait d'être ouverte, la Negra était introuvable. Comme je pus, j'expliquai à l'aubergiste qu'il ne se passait rien de grave et je me précipitai dans la rue avec l'intention de me rendre au commissariat le plus proche. Mais avant d'alarmer la Garde civile avec l'histoire d'une Française ressemblant à Jeanne Moreau, en jeans et hauts talons, perdue corps et âme aux abords du port, l'expérience de

mes chamailleries avec elle me poussa à envisager une possibilité qui se révéla exacte.

Quasi en courant, j'atteignis la Plaza del Ayuntamiento, je descendis dans le parking souterrain et cherchai la GTI. Là, recroquevillée sur la banquette arrière, je découvris Jeanne Moreau, qui avait passé une bonne partie de la nuit à dormir tout près de moi sans qu'aucun de nous deux ne s'en fût rendu compte.

Si des Santanderinos dormaient encore à cette heure matinale, j'imagine qu'ils furent réveillés par notre aimable échange verbal qui dura, au grand dam des passants, du parking jusqu'à un café de la Plaza del Mercado, où nous entrâmes pour prendre un petit-déjeuner. Heureusement, le français est une langue très utile dans ces situations, surtout hors de France, car il nous permet de communiquer tout ce que nous pensions de bien l'un de l'autre, sans afficher directement les détails les plus poétiques de notre intimité, bien que des mots comme « con » et « putain » fassent partie du lexique universel de l'amour. Petit à petit, le café et les croissants commencèrent à réconcilier nos estomacs et nous retournâmes à l'auberge où la logeuse - lorsqu'elle se rendit compte que nous avions payé une nuit d'hébergement juste pour garder nos valises - ne put

s'empêcher de rire. Après avoir pris une douche et changer de vêtements, sans nous dire un seul mot, je descendis avec nos bagages.

Sur la place nous attendait l'un des spectacles les plus prodigieux que la ville de Santander offre chaque matin : le marché de la Plaza de Santa Esperanza, ce cosmos joyeux, animé et multicolore, où toutes les énergies de la province de Cantabrie semblaient se rejoindre. La Negrita, traversée par la vibration humaine qui se dégageait de la foule des vendeurs et des clients, saisit avec son appareil toute cette beauté végétale et animale, terrestre et maritime qui s'étalait devant nos yeux. Je jure que je n'ai jamais vu de poivrons plus énormes, de galeries de poissons aussi complètes, une quantité aussi incroyable de fruits, de fleurs et de fromages, de viandes fraîches et de charcuteries, une variété aussi infinie de couleurs et d'arômes. Mais -comme je le rappelai à la Negra, qui avait l'intention de continuer à prendre des photographies du marché toute la matinée- je n'étais pas venu à Santander pour m'extasier devant ses innombrables richesses, mais pour écrire une histoire qui, au moment de la vivre, m'avait paru de peu d'importance. Nous avons rangé nos bagages dans le coffre de la GTI, puis nous sommes montés dans plusieurs bus de la ligne 1 en demandant aux chauffeurs

s'ils connaissaient Pedro Castañera. Un seul d'entre eux reconnut son nom, ajoutant que son collègue avait pris sa retraite et que, vraisemblablement, il n'habitait plus la ville. Mon échec était, en vérité, total, désormais il m'était impossible de reconstituer les facettes d'une histoire qui, en dépit du temps passé, revenait périodiquement et douloureusement à ma mémoire.

« Pourquoi ne l'as-tu pas écrite alors ? me demanda la Negra tandis que nous prenions un *cortado* au bar El Sardinero, mécontente de mon refus de lui révéler les détails de l'aventure. Oublie tes superstitions d'écrivain. Tu peux me raconter l'histoire maintenant, ce n'est pas pour ça que tu ne pourras pas l'écrire plus tard.

— Tu as raison, Negrita, acquiesçai-je avec résignation. En fait, l'histoire est aussi simple et humble que ses protagonistes : Pedro avait un frère, Amable, qui vivait dans une ferme située dans les montagnes près de Santander. Après la mort de sa mère, Amable s'est enfermé dans la maison qu'il partageait seul avec elle depuis la disparition de son père. Parfois, il sortait faire ses courses au magasin du village, mais peu à peu son isolement devint plus constant et plus complet. Pedro et

Alberta, le voyant émacié et pâle, réfugié dans un deuil sans fin, montaient tous les week-ends lui apporter des provisions, prendre ses vêtements et les lui rendre propres et repassés, comme s'il s'agissait d'un malade ou d'un vieil invalide. Mais Amable n'était pas un vieil homme ou un invalide. Il n'avait que cinquante ans et avait un temps courtisé une fille, jusqu'à ce que la vieillesse de sa mère et les soins qu'elle lui imposait finissent par anéantir cette cour éphémère. Têtu, il ne répondait à aucune des recommandations de ses proches ni à celles du curé du village. On avait parlé, à plus d'une reprise, de la nécessité d'une consultation médicale, mais Amable refusa de descendre en ville pour se faire soigner. Pour cette raison, lorsque Pedro découvrit que mon ancienne profession était la psychiatrie, il me pria de l'accompagner chez lui pour l'examiner. Il espérait, bien sûr, que je conçoive un stratagème pour le convaincre de changer de comportement et le sortir de son confinement. Je ne me souviens pas de la route que nous avons empruntée, mais je me souviens de la fraîcheur verte des champs et des collines environnantes. Nous avons garé la voiture et gravi à pied la distance qui nous séparait d'une petite maison en briques. De loin, je parvins à distinguer la silhouette d'Amable qui, remarquant la présence d'un inconnu, disparut derrière la porte. Pedro le persuada d'ouvrir et d'échanger quelques

mots avec nous, tandis que je restais debout sur les marches. Amable, comme son nom l'indiquait, était un homme aussi timide que doux, il n'y avait en lui aucun signe d'arrogance, d'hostilité ou de mépris. D'une certaine manière, peut-être à cause de la douceur mélancolique de son regard, il ressemblait à un enfant. Pour dissiper ses dernières craintes, je fis l'éloge de l'endroit où nous nous trouvions, d'où l'on voyait la baie de Santander dans toute sa splendeur. Alors je fis semblant d'avoir soif et lui demandai un verre d'eau dans l'intention de m'introduire chez lui. Amable hésita quelques instants, mais il finit par m'inviter à entrer.

De l'intérieur de la maisonnette, construite en forme de croix, rayonnait une lumière étrange, différente de la lumière des lampes électriques et de la lumière naturelle. C'était une luminosité à la fois irréaliste et terriblement concrète, quelque chose comme ces rayons de soleil représentés sur des estampes religieuses, à la manière d'un signe divin. J'éprouvais un curieux malaise, mais ce n'était pas de la peur, mais plutôt du respect. De la pointe des pieds je marchai sur le carrelage blanc et rouge du couloir central, ouvert sur quatre pièces qui constituaient la croix du petit bâtiment. C'est de là qu'émanait la lumière mystérieuse, cette vibration solaire oblique qui s'écrasait sur le parquet soigneusement poli

et ciré. Nous entrâmes dans l'une des pièces et soudain je me vis vertigineusement multiplié et fragmenté un million de fois. Je fermai les yeux, tentai d'effacer cette vision de moi-même à la fois divisée et infinie, qui avait blessé mes yeux et ma conscience. Peu à peu, au fur et à mesure que mon angoisse et mes vertiges s'apaisaient, je me rendis compte que j'étais entouré de miroirs, disposés de telle manière qu'il était impossible d'échapper à sa propre image. Ce n'étaient pas des miroirs ordinaires, chacun avait été enchâssé dans un cadre somptueux, peut-être à des époques très reculées. Le contraste entre l'humilité de la maison et la magnificence de ces puits de lumière était énigmatique. Une culture supérieure se cachait derrière cette magnifique collection. Je pensai à la mère décédée, il était difficile de croire qu'elle avait composé ce jeu de miroirs prodigieux. Amable, satisfait de l'impact que m'avait produit la décoration lumineuse du salon, se dirigea vers la cuisine pour chercher le verre d'eau. Moi, d'un pas fragile et chancelant, je sortis.

Assis sur les marches, regardant la surface calme de la baie, je retrouvais ma stabilité initiale. Je compris que la cause la plus probable de la maladie d'Amable résidait dans les miroirs et qu'il était prisonnier de son image, répétée à l'infini. Cependant, il ne s'agissait pas d'un simple narcissisme et je pressentis qu'Amable

trouvait dans la multiplication sans fin de son image un moyen pour neutraliser son angoisse de mort. En quelque sorte, la splendeur des miroirs lui assurait un lambeau d'éternité, lui apportait peut-être un reflet divin, la certitude qu'au-delà de la fine pellicule d'argent qui recouvrait les verres dépolis, se cachait le secret de l'immortalité de l'être humain. En tout cas, pour le libérer de sa prison, il fallait le convaincre de voiler ces miroirs, de chercher son reflet non dans un cristal argenté, mais dans les yeux de l'Autre, une communication ouverte et généreuse avec une conscience équipollente à la sienne. C'était le chemin de sa guérison et j'essayai de le lui montrer d'une manière amicale, en éliminant toute référence à la folie et à l'atmosphère sombre qui entoure ces soins. Amable parut touché de l'intérêt que j'accordais à sa personne, il retourna dans la maison pour m'apporter un cadeau.

C'était une paire de lunettes de soleil, de forme bizarre, un peu comme les lunettes utilisées par les soudeurs, en verre épais et intensément noir, mais aussi semblable à ces lunettes avec lesquelles jouent les enfants, en bakélite foncée. Je pris les lunettes comprenant l'importance symbolique du geste, puisqu'il était évident qu'Amable les utilisait pour résister à la lumière du soleil réfléchie et augmentée par les miroirs.

S'il me les offrait, cela signifiait qu'il était prêt à changer de vie. C'est alors que je commis une grave erreur, je me comportai comme le plus inexpérimenté des bacheliers, comme le plus maladroit des Sansón Carrasco. Au lieu d'accepter les lunettes comme un cadeau, reconnaissant ainsi la générosité et l'humanité d'Amable, il me vint à l'esprit de recourir à la déontologie concoctée par Freud, pour lequel l'arrangement des honoraires entre médecin et patient est un acte essentiel dans la psychothérapie : "Je peux accepter ces lunettes -lui dis-je- non pas comme un cadeau, mais comme le paiement légitime dû à un acte médical". Je sentis la lumière s'estomper dans le regard d'Amable, je compris, trop tard, la gravité de mon erreur...

— Quel con ! dit la Negra, en commandant un autre café. Heureusement que maintenant tu n'es qu'un écrivain. Raconte-moi comment s'est terminée l'histoire...

— Tu peux t'en douter, répondis-je attristé. J'aimerais te dire qu'elle s'est terminée comme l'histoire écrite par Robert Saladrigas *-En éteignant la lumière-* dont, par la force des choses, j'ai mémorisé le début : *"Ça servait d'avoir vécu et de continuer à vivre entouré de miroirs. Ce n'était qu'une façon primaire et incohérente de chercher du réconfort dans l'artifice des surfaces*

givrées... " Au lieu de cela, l'histoire s'est terminée comme *Les Miroirs voilés*, un conte de Borges : *"Maintenant, je viens de découvrir qu'il est devenu fou et que dans sa chambre les miroirs sont voilés parce qu'en eux il voit mon reflet, usurpant le sien, et il tremble et se tait et dit que je le poursuis comme par magie ..."* Ma tentative de psychothérapie a accentué la folie d'Amable, elle s'est soldée par la plus regrettable des déceptions. Ma seule consolation est que, selon Cervantès, le même malheur est arrivé à Sansón Carrasco...

— Je ne comprends pas ce que ce Monsieur Sansón Carrasco vient faire dans tout ça, s'impacienta la Negra. Je n'ai jamais pu lire Cervantès dans l'original. Son espagnol est trop difficile pour moi...

— Même si tu me traites d'idolâtre, Negrita, je te dirai que *Don Quichotte* est, dans une certaine mesure, une Bible. Tous ou presque tous les aspects de la vie humaine se reflètent dans ses pages. Et entre autres, la première psychothérapie ratée des temps modernes. Don Quichotte, comme tu le sais, était merveilleusement fou et voulait sauver le monde. Eh bien, le prêtre et le barbier de son village engagèrent les services du bachelier Sansón Carrasco pour que, à l'instar de Don Quichotte, il se déguise en chevalier errant et que, sous le nom de

Chevalier des Miroirs, il aille à sa rencontre. Il devait le défier en duel et, une fois qu'il l'aurait vaincu, le bachelier devait imposer à Don Quichotte, en invoquant les règles les plus strictes de la chevalerie, de rentrer définitivement à la maison et de rester tranquille chez lui. L'idée, d'un point de vue strictement psychothérapeutique, n'était pas mauvaise. Le seul imprévu, c'est que Don Quichotte remporta le duel...

— Don Quichotte a gagné le duel ? La Negrita se mit à rire aux éclats.

— Exactement. Et la chose n'aurait pas pu être pire, psychiatriquement parlant, car jusqu'alors Don Quichotte ne s'était battu, dans le meilleur des cas, qu'avec des moulins à vent. Imagine son émotion lorsqu'il rencontre un chevalier en chair et en os qui le défie en duel selon les coutumes de la chevalerie médiévale. De plus, Sansón Carrasco était vêtu d'une véritable armure et montait un vrai cheval, aux côtés duquel le très vieux et squelettique Rossinante n'était qu'une monture pitoyable. La défaite de Don Quichotte semblait donc assurée. Mais il y avait l'inénarrable écuyer Sancho Panza, aussi loyal que craintif. Essayant de grimper sur un chêne-liège pour échapper au combat, il effraya le cheval du bachelier. Don Quichotte en profita pour renverser d'un

coup de lance l'étrénelant Chevalier des Miroirs qui, surpris et redoutant la folie de Don Quichotte, lui demanda pardon et accepta sa défaite. Il vaut mieux que tu lises le reste de l'histoire dans *Don Quichotte de la Mancha*, mais tu peux supposer qu'à partir de ce jour, même le sceptique Sancho Panza allait prendre son Seigneur très au sérieux.

— Bravo ! La Negra rit à nouveau. C'est comme ça que devraient finir tous les psychiatres ! Bon, au lieu de chercher le chevalier des miroirs dans les bus de Santander, allons à Santillana del Mar. Pendant que tu prenais ta douche à l'auberge, j'ai réservé la meilleure chambre au Parador Nacional. Nous arriverons juste à temps pour le déjeuner, puis nous irons faire une sieste. Je suis très fatiguée...

— D'accord, Negrita, acceptai-je sans broncher. Je suis aussi très fatigué. Pardonne-moi pour la nuit que je t'ai fait vivre. Allons chercher la voiture... »

Nous partîmes donc chercher la GTI et prîmes la rue San Fernando, qui fait partie de l'itinéraire du bus n° 1, en direction de l'autoroute de Burgos et Santillana.

Ce qui suit semble, vraiment, un conte. Alors que nous quitions Santander, nous passâmes devant le dépôt de la ligne Sardinero-Atarazanas. Et là, parlant et fumant, je vis une dizaine de chauffeurs en uniforme. Je fis stopper la Negrita au milieu de la route, courus à grandes enjambées vers le groupe. Les chauffeurs me regardèrent avec méfiance. Déçu, je constatai qu'aucun n'était Pedro Castañera. Je demandai si quelqu'un le connaissait. « Bien sûr, me dit calmement l'un d'entre eux. Mais il ne travaille plus avec nous. Il a pris sa retraite. Si vous voulez le voir, allez chez lui. C'est à deux cents mètres d'ici, deuxième coin, à droite, Calle La Habana. »

En effet, je trouvai Pedro dans le salon de son appartement, regardant la télévision et mangeant un succulent *cocido montañés*, préparé par Alberta. Je passerai sur les détails de nos retrouvailles (incrédulité, larmes d'Alberta, étreintes) simplement parce qu'ils sont indescriptibles. Pourtant, je dois avouer qu'aucun plat ne me parut aussi bon que le *cocido montañés*. La Negra n'aima pas trop car, selon elle, elle n'a jamais aimé les légumes bouillis avec de la viande, un caprice dont je profitai pour manger tout ce qu'elle laissa dans son assiette. Pedro et Alberta n'arrivaient pas à croire que je me retrouvais avec eux, plus de vingt ans après notre première rencontre. Ni eux ni moi ne nous étions oubliés,

comme si nous avions eu le pressentiment que la vie et le hasard allaient nous rapprocher à nouveau. Ils avaient grossi et les tempes de Pedro étaient argentées, mais ils avaient l'air encore jeune et de toute façon l'important était d'être ensemble. Mon sentiment d'échec existentiel, d'inutilité vitale, se dissipa face à une réalité aussi simple que cela. Et l'image cassée de moi-même que je portais depuis la veille au soir, se révéla fictive, périmée et jetable comme un miroir brisé.

Cependant, il m'annonça la nouvelle que je redoutais. Amable était mort peu de temps auparavant, cloîtré jusqu'au bout dans sa maisonnette. Je restai respectueusement silencieux quelques instants, puis j'expliquai à Pedro la raison de mon voyage : je voulais écrire l'histoire de son frère, mais j'avais besoin de me rafraîchir la mémoire avec mille détails oubliés. Je le priai de nous emmener à la maison des miroirs l'après-midi même, avant de poursuivre notre voyage vers Santillana del Mar.

Le village - Igollo de Camargo - était situé à peine à six ou sept kilomètres de la limite Est de la ville, beaucoup plus près que dans mon souvenir. Le paysage était moins beau qu'avant, à cause des maisons et des usines qui avaient poussé comme des champignons sur les collines

verdoyantes. Malgré tout, la vue sur la vallée de Camargo et la baie de Santander, radieuse de soleil, était toujours splendide. Nous arrivâmes enfin à la maison, qui me parut plus petite et plus insignifiante que par le passé, peut-être parce qu'elle était fermée et enlaidie par une enseigne la proposant à la vente. Il était impossible d'entrer car les clés avaient été déposées dans une agence immobilière et ce jour-là, le 12 octobre, était férié. Je fus consterné, mais -tandis que la Negra notait les noms des montagnes qui nous entouraient : Peña Cabarga, Peña Castillo, Cantera La Verde Vieja, ainsi que le type de végétation de l'endroit, des détails qui pourraient s'avérer utiles lors de l'écriture de la nouvelle- je me consolai en écoutant de la bouche de Pedro la fin de l'histoire d'Amable.

Beaucoup plus loquace et ouvert que deux décennies plus tôt, peut-être parce que l'Espagne franquiste avait cédé la place à la monarchie démocratique du roi Juan Carlos Ier, Pedro me raconta que son frère -contre la tradition monarchiste familiale- avait rejoint, encore adolescent, les rangs de la République. Poussé par son ardeur juvénile, il s'était inscrit au Parti Communiste et effectué des missions risquées de communication et de contre-espionnage. Après la défaite de la République, Amable fut fait

prisonnier et condamné à mort, peine dont il fut sauvé quelques heures avant d'affronter le peloton d'exécution grâce à l'intervention de sa propre mère, María, et des relations de celle-ci avec la famille royale espagnole.

Comme je le découvris avec un étonnement attendri, la mère avait été embauchée, après avoir donné naissance à Amable, en qualité de nourrice de l'infante Cristina de Borbón y Battenberg, fille d'Alphonse XIII, sœur du comte de Barcelone et tante de Juan Carlos, le futur roi d'Espagne. Alphonse XIII, amoureux de la beauté de Santander, s'installait chaque été avec toute sa famille dans le Palais de la Magdalena. C'est là que, Cristina et Amable étant nés presque simultanément, Maria fut choisie parmi plusieurs nourrices car - comme me le dit fièrement Pedro – « elle avait la plus belle poitrine et le meilleur lait de toutes les nourrices de Cantabrie ». Les rois, compte tenu de la gentillesse du tempérament de Maria, l'emmenèrent à Madrid, où elle resta encore cinq ans en tant que nounou de la princesse. « Cette maison et la terre qui l'entoure, précisa Pedro, ont été cédées à ma mère par ordre des rois d'Espagne pour la remercier de son travail de nourrice et de gouvernante. Et les miroirs que vous avez vus, ma mère les recevait en cadeau des mains de l'Infante Doña Cristina, chaque fois qu'elle venait lui rendre visite, incognito, à Igollo de Camargo... »

La Negra et moi restâmes muets. Saisis d'une pudeur invincible, nous descendîmes en silence jusqu'à l'appartement de Pedro, où Alberta nous prépara un chocolat épais, nous comblant de bonbons et de gâteaux. Nous nous quittâmes avec tristesse, tout en nous promettant de nous revoir dès que possible...

Une demi-heure plus tard, alors que nous quittions l'autoroute de Burgos pour prendre la route de Santillana, la Negra revint sur le sujet :

« Incroyable... murmura-t-elle, répondant télépathiquement à mes pensées. Ce que je ne vois pas, c'est l'origine précise de la maladie d'Amable et pourquoi c'est lui et non Pedro qui est tombé malade. Ils étaient tous les deux enfants de la même femme et du même homme...

— Ce n'est pas pour rien que tu es Française et cartésienne, Negrita. L'histoire d'une maladie ressemble parfois à un roman policier : par la force du destin, le nouveau-né a été sacrifié et abandonné au nom de la nutrition et du développement de la famille royale. Pendant cinq ans, Amable, frère de lait de Cristina et oncle de lait du comte de Barcelone et de Juan Carlos Ier, ne verra que rarement sa mère. Pedro, né après le retour

de María à Santander, n'a pas vécu cette séparation. Par contre, Amable a profondément souffert. De là est venu le défaut de son caractère, cette fragilité qui l'a fait rester auprès de sa mère jusqu'à la fin de ses jours. Faiblesse accompagnée d'un sombre ressentiment, ce même ressentiment qui l'avait poussé, autant sinon plus que ses motivations politiques, à s'enrôler dans les rangs républicains. Cet acte représentait son unique revanche contre la monarchie. L'interruption précoce de l'allaitement et la séparation brutale et prolongée d'avec la mère expliquent la folie dans laquelle il a sombré des années plus tard. Son insistance à rester enfermé dans la maison des miroirs était le dernier recours d'Amable pour garder, par l'imagination, mais aussi grâce à ce que les miroirs promettent d'infini et d'éternel, un lien de communication avec sa mère bien-aimée. »

Un panneau au bord de la route indiquait la proximité de Santillana del Mar et du Parador Nacional, auréolé d'innombrables étoiles. Les joues de la Negrita étaient humides de larmes et la pleine lune commençait à se lever à l'horizon.